



# 3

## inattendus

Jeanny Lorgeoux, Maire, Conseiller Général  
Hélène Le Déan, Adjointe à la Culture et au Tourisme  
Le Conseil municipal de Romorantin-Lanthenay  
ont le plaisir de vous inviter à rencontrer

**Sylvie Garcia**  
**Maria Mikhaylova**  
**Maurice Mourier**  
**Samuel Tastet**

À propos de  
*Sanglots sanglés* / Sylvie Garcia  
*Ajoupa-Bouillon* / Maurice Mourier  
Aux Éditions Est / Samuel Tastet  
Encres / Maria Mikhaylova

Vendredi 22 Janvier 2010 / 18h30  
Médiathèque municipale Jacques Thyraud  
Ville de Romorantin-Lanthenay

Exposition Maria Mikhaylova  
22/01 > 20/02/2010

Encre originale / Maria Mikhaylova

*Dans le ciel, le bleu qui  
détériore intense solitude de  
qui salit l'aurore ! Sur les  
toits, quelques tuiles rongées  
et l'herbe qui implore. Comme  
une main sans corps  
l'absence, recouvrant le toit  
qui dort. L'absence et son  
cadenas taisant le port.  
Traîne du temps maculée  
d'or ! L'aube gémit, dehors.  
Dedans, la mort. Et l'œil  
marbré des castors !*

**inattendus**

SYLVIE GARCIA

*Sanglots sanglés*



**EST**  
SAMUEL  
TASTET  
EDITEUR

**P**ar la fenêtre, un ciel heureux s'ébroue – délicatesse de l'automne qui fonde l'hiver à petits pas. Tu pourrais te sentir moins triste si tes yeux consentaient à voir plutôt qu'à se fermer insidieusement sur tout ce qui t'entoure. Ta douleur t'aveugle, te rendant infirme, inapte au réel, inaccessible aux moindres petites joies, enfermée que tu es dans des maléfices mentaux où seul un soleil moribond t'assiste dans ton lent déclin. Tu n'es même plus désespérée, tu es en deçà, immobile dans ta fange, fœtus respirant une boue mortelle, à l'orée du néant. D'ailleurs est-ce exister que de bredouiller sa vie dans un long bégaiement de l'être, en butant contre soi-même, sans cesse tombant dans des ornières patiemment creusées ? Peut-être un jour as-tu su louvoyer entre les aspérités du réel mais tu l'as oublié, dans une amnésie curieusement narrative et un long mutisme de tes pensées. Il te faut laborieusement réapprendre à être, lâcher ce qui t'encombre pour, libre, stupéfier ta vie et toi-même. Mais rire du noir, où est donc l'autan ?

**I**l te faut écrire, c'est urgent, te perdre dans les labyrinthes des mots, puisque ceux-ci refusent de dire autrement qu'en caressant le papier, puisque tu te cognes, en parlant, à leurs limites, mots dérisoires alors, pauvres, incapables d'exprimer autre chose que leur silence, mots qui te séparent des autres, te renvoyant à une infinie solitude, tu parles et un immense vide t'envahit, et tu réprimés une envie de hurler et sage, polie, tu alignes des mots sans les habiter, tu te débats avec leur sens étroit, réducteur, alors, pour te suturer, tu écris et il te semble que tout est permis, que ton malheur s'apaise à frôler les anges, les anges, ceux que tu convoques en pleine déroute, dont les ailes, doucement se frottent contre ton visage, et qui te prennent dans leur silence, et qui t'emportent ailleurs là où se taire, laisser lentement la lumière t'envahir est nécessaire, loin des mots, de la nausée à dire, loin de la douleur distillée en phrases malhabiles, incohérentes, les anges et leur mutisme que tu épouses, dans la complicité de ta feuille noircie.

# 1

# Sylvie Garcia

# inattendue

*Une jeune femme cultivée, brillante, à l'orée d'une carrière de professeur de lettres, brusquement s'effondre. Ce qu'on prend d'abord pour une dépression classique, une difficulté passagère due au surmenage, un recul brutal devant la vie active, s'aggrave rapidement. Bientôt de réelles incapacités physiques s'installent. Elle ne peut plus parler, plus guère marcher, les angoisses de la petite enfance font sur elle un retour effrayant, jaillies de profondeurs si anciennement béantes que leur origine se perd dans l'opacité. Elle se replie, se claquemure dans le silence ou se noie dans les pleurs.*

*Toujours, dans ses rapports avec les autres, à l'époque où elle intervenait en groupe, où elle encadrait des adolescents en vacances, son dynamisme presque militant, sa révolte contre l'inégalité sociale ou l'injustice avaient eu quelque chose d'exalté, d'excessif. Maintenant elle mobilise ce fond de violence afin de se punir elle-même d'on ne sait quelles fautes imaginaires. Sa rage peut-être innée se retourne alors comme un chat haret surpris au gîte, elle écume, se mutile, il faut l'interner, l'attacher parfois. Des années passent, des années passeront avant qu'elle ne guérisse, fragile encore, précaire à jamais. Jusque-là, sans être heureusement commune, cette destinée marquée par le malheur paraît tristement banale.*

*En revanche, il n'est pas banal du tout qu'une lucidité exceptionnelle, de celles qui décapent jusqu'à l'os, accompagne tout du long ce voyage au bout de la nuit. Et l'on touche à l'extraordinaire quand cette lucidité habite un poète dont Rimbaud et Michaux, Van Gogh et Artaud constituent l'unique fratrie, un poète capable d'exorciser, le temps de l'écriture, les terribles crises qui le secouent et de ramener du néant qui de toutes parts l'entoure des monologues intérieurs d'une beauté pétrifiante.*

*Sanglots sanglés échappe à l'analyse, fut produit au jour la journée, en dehors de toute mode, et n'accueille que des références, rares au demeurant, strictement intimes. L'art de la concision, la rigueur de l'auto-analyse, la soudaine fulgurance d'images qui s'imposent comme un brasier sur fond de ténèbres : dans cette langue souveraine la poésie la plus intense naît à la fois de l'authenticité de l'expérience, de l'acuité des sensations et d'une maîtrise de la variation qui transcende le ressassement des postures et le minimalisme des gestes, changeant la pauvreté du faire quotidien (regarder le ciel, boire un thé, fumer une cigarette) en un paradoxal triomphe formel.*

*Cramponnée au stylo qui lui sert de planche de salut, la poétesse meurtrie a beau stigmatiser « cette rage du faible qui provoque les révolutions ratées », elle reste vaillante et reprend chaque matin sa lutte contre ce qui, sans cet exutoire miraculeux, l'entraînerait tôt ou tard dans les abysses sans rédemption esthétique ou autre de la maladie mentale. Un des admirables mouvements de ce Journal des désastres porte d'ailleurs la trace de cette tentation sournoisement démissionnaire. Fasciné par les*

*doucereuses séductions du silence, l'écrivain s'y montre bien près de ranger sa plume et de se laisser couler en arrière dans le néant blanc du refus de penser, ce « blanc majeur de la parole non prononcée » qui charme et tout ensemble glace.*

*Mais non ! Une force surhumaine habite cet être qui a la fierté du damné baudelairien. Un coup de talon désespéré et le voilà qui remonte, abandonnant le confort trompeur du renoncement pour s'agripper à nouveau, dans un corps à corps farouche, au réel insupportable mais dont la dureté même et l'indifférence à toute compassion permettent l'opération vitale que Michaux nommait « arriver à se réveiller ».*

*Lecteurs étrangers à cet épuisant tir de barrage contre la mort, nous en suivons, haletants, chaque phase, dans le sentiment exact, mélange de terreur et d'extase, qui fige au bord de la piste le spectateur du funambule quand il pose un pied devant l'autre et s'avance quand même aussi loin qu'il peut sans filet, nous électrisant d'une brève bouffée de son audace. « Pour soulever un poids si lourd, / Sisyphe il faudrait ton courage ». C'est à ce genre de tâche ingrate, toujours recommencée, que nous assistons ici.*

*Sylvie Garcia a été mon étudiante. Je me suis trouvé là par hasard quand son existence a disjoncté. Attentif à ses combats, à ses successives renaissances, je m'efforce depuis d'accompagner de loin, avec admiration, le déploiement d'une œuvre hors normes, dont la saveur âpre possède la vertu supplémentaire de laver les papilles critiques de toute une littérature du moi étalé et geignard, en somme « horriblement fadasse ».*

Maurice Mourier

*Jeunes belles disparues, car  
toutes vous disparaissiez trop  
vite, vous qui consolez de la  
laideur des hommes et êtes les  
seuls sujets vivants qui puissiez  
rivaliser avec la splendeur des  
choses quand le monde n'était  
inattendus  
habité que par des êtres sans  
paroles, sans méchanceté,  
demeurez comme objets dans  
la malle aux trésors jusqu'à la  
consommation des siècles et  
sans amen !*

MAURICE MOURIER

*Ajoupa-Bouillon*



**EST**  
SAMUEL  
TASTET  
EDITEUR

## *Je ne te le dirai pas*

Je ne te le dirai pas ! Telle est la phrase-clé d'Ajoupa-Bouillon, son Sésame ferme-toi ! après lequel l'interlocuteur décontenancé trouve porte close. Elle ne manque pas de générosité pourtant, prête volontiers ses affaires, raconte avec volubilité des histoires, comment on l'a perdue dans un grand magasin, ou sur le quai d'une gare, qu'on lui a sans doute demandé de taire. Mais pourquoi elle est renfrognée, pourquoi elle a fait un mauvais rêve qui l'a réveillée en sursaut, pourquoi elle marmonne en ayant l'air très en colère : Je ne te le dirai pas !

Comme elle n'a pas, ou pas encore, de phrases toutes faites, cette phrase-là non plus ne constitue pas la réponse passe-partout de ces boudeuses insupportables qui opposent une fin de non recevoir à toutes les propositions qu'on leur fait. Facilement séduite, facilement partante, dépourvue de toute mauvaise volonté délibérée, Ajoupa-Bouillon découvre seulement le pouvoir immense du non.

Ne comptez pas sur moi pour la décourager dans cette si indispensable conquête. Le oui permanent qu'on réclame au fond de l'enfance est odieux. C'est lui qui conditionne pour toujours cette aptitude à servir qu'on ne peut croire innée, sauf dans les jours de désespérance, et qui plus tard aboutira, à moins d'un sursaut improbable, aux formules de la soumission : oui, monsieur, oui, mon lieutenant, oui, Monsieur le Directeur, oui, Maître !

Ajoupa-Bouillon se cabre d'instinct contre cette atteinte à son libre-arbitre et sa révolte peut sembler futile à bien des gens qui la voient s'obstiner dans le refus de dire, au lieu de répondre n'importe quoi, ce qui est de règle, n'est-ce pas ?, pour les questions insignifiantes. Non, il arrive, quand on lui demande, la bouche en cul de poule : Alors, tu t'es bien amusée, cet après-midi, ma mignonne ?, qu'elle se forge une mauvaise réputation en rétorquant, brutale : Je ne te le dirai pas !

Je ne te le dirai pas ! car je ne suis pas du bois dont on fait les flûtes, je ne veux pas entrer dans le manège de politesse affectée qui a pour but ultime, encore que bien caché, de transformer les petites filles sages en machines à joindre les mains, tendre l'autre joue et prononcer enfin, l'air extasié, à l'intention de la robe et de l'encensoir, aux côtés du pignouf qui m'aura le premier baisée et croira que ça lui donne barre sur ma vie, le oui sacramentel. Je ne te le dirai pas ! car je préfère cent fois qu'on me juge dévergondée et grossière et violente et butée et la rage sur les dents que : j'ai rencontré votre grande fille, elle est aussi aimable que son père, heureux parents ! quand on voit tant de jeunes, aujourd'hui ! et merde !

Car je n'aime pas plus les jeunes d'aujourd'hui que toi, et peut-être même moins, en un sens, les connaissant mieux et sachant combien ils aspirent à ressembler à tout le monde, à vous, aux gens en général, mais si tu veux savoir pourquoi je porte sur eux, sur la plupart d'entre eux, et les mâles traîneurs de baskets, traîneurs de morgue, pourris d'ignorance, traîneurs futurs de sabres et contents de l'être, un jugement aussi définitif, eh bien ! je ne te le dirai pas !, qu'on se le dise !



# 2

## Maurice Mourier

### inattendu

Une centaine de textes brefs, une aérienne mosaïque dont chaque tesselle ne serait pas taillée dans une matière dure, mais dans un élément souple, mobile, impondérable, travaillé par une main précise et légère dont chaque mouvement serait l'écho d'un regard aimant, émerveillé, tel est le livre de Maurice Mourier. Il échappe à toute définition de genre, passe à travers les mailles du poème en prose, esquive la vignette, atomise ce qui aurait pu coaguler en roman. Son unité thématique lui donne une assise, mais parce qu'il s'agit du rapport sensoriel de l'humain avec la chair du monde, cette unité n'a rien d'un enrochement, elle danse et chatoie, papillonne et ondoie, multipliant les transparentes aiguillées d'un fil de soie qui relie des époques et des lieux. *Ajoupa-Bouillon* : le titre est étrange. Il faut aller chercher hors du livre pour éclairer son énigme sans blesser son mystère. Ajoupa-Bouillon est le nom d'une bourgade fleurie sur les pentes de la Montagne Pelée, en Martinique. L'enquête nous a mené jusqu'à un dictionnaire du créole de Guyane où le mot *ajoupa* désigne une cabane de feuillage. Dans le livre de Maurice Mourier, le toponyme Ajoupa-Bouillon est devenu le nom d'une fillette, que nous

retrouvons femme lorsqu'elle a grandi. Mais c'est nom poreux, ductile, hospitalier, où viennent parfois loger des identités masculines. Ou bien c'est un nom brillant qui est susceptible de revêtir des créatures d'âge et de sexe différents comme une fine poussière de mica. C'est un splendide paradoxe de ce livre que d'unir la densité charnelle, la matérialité palpable, la consistance des choses, la trame serrée du grand tissu du monde, et une motilité de vif-argent, une sveltesse vaporeuse, des espacements diaphanes. Chaque texte est à la fois le corps et l'ombre d'une nouvelle expérience, le terrain et l'écho d'une nouvelle « procédure d'envol ». Car ici tout échappe à la pesanteur. Tout est un et multiple. La fillette d'Ajoupa-Bouillon est-elle une mulâtresse, ou bien une blanche aux longs cheveux blonds ? C'est selon. On comprend qu'elle a passé son enfance dans le monde ultramarin, puisqu'elle est venue en métropole. Elle a « un don inné d'accumulation primitive d'expériences intimes, (...) toutes fondées sur la sensation ». Une mère distante et froide l'a privée de tendresse aux premiers temps de sa vie. « Elle se nourrissait de négations, d'absences de contact, de manque de baisers ». D'où peut-être une certaine méfiance envers les humains, des amitiés très sélectives, un fond d'acide misanthropie. Ce qu'une mère ne lui a pas donné et qui fonde la réciprocité de l'accueil, c'est dans le monde qu'elle l'a cherché, avec « l'espérance mal formulée mais essentielle de se mêler aux éléments épars ». La grâce d'Ajoupa, sa force vitale, son

insatiable curiosité font penser à Colette enfant. Ses émotions, ses connaissances et ses valeurs spirituelles sont reliées par mille fils invisibles à sa riche expérience sensorielle avec les animaux, la terre, le ciel, les eaux, le vent, ou avec « le silence chu goutte à goutte de la lune ». Son chemin tissé d'exils, de dépossessions et de déracinements n'a pas éteint en elle le goût du bonheur, il en a au contraire aiguisé l'instinct. Pour Ajoupa, le bonheur dépend d'une active connivence avec le monde. On voit s'y rattacher une règle de vie : « le monde appartient à ceux qui s'y coulent sans trop lui nuire ».

À mesure que l'on s'immerge dans ce livre, un soupçon se fait jour. Ajoupa-Bouillon ne serait-elle pas Maurice Mourier, en quelque façon, ce que devint Laure pour Pétrarque : le nom de code ou l'emblème de la poésie même ? Ajoupa est l'âme de sa prose admirable, d'une infinie justesse dans son regard qui dévoile l'immense sous les plis de l'infime, d'une extrême volupté dans son contact avec les choses et d'une émouvante délicatesse dans son vœu de ne jamais fausser notre commerce avec elles.

*Jean-Baptiste Para  
in Europe, juin 2009*

# Réveil de la merveille

Depuis *Le Miroir mité* (Éditions Gallimard, 1972), Maurice Mourier trace sans beaucoup varier un chemin dédié à l'imaginaire et plus encore à la merveille. Combien d'écrivains de haute volée ont osé défier le pari d'un monde dans le monde à la suite de Lewis Carroll ou de Jean Cocteau ? Il est fait peu de cas aux inventeurs de parenthèses éblouissantes, de bulles où s'absorber hors des réalités rugueuses. L'auteur de *Godilande* (Éditions Gallimard, 1974) et de *Les Nuits de Narra* (EST-Samuel Tastet Éditeur, 2006) est un style à lui seul, une marche à suivre dans les contrées où la beauté persiste, où l'on peut croire (puisqu'il suffit de toucher) que l'impossible est évident, que l'extraordinaire a valeur d'ordinaire. Avec *Ajoupa-Bouillon*, Maurice Mourier, par ailleurs chroniqueur à *La Quinzaine Littéraire*, gravit un échelon dans la montée vers le sublime. Le personnage dont il accompagne l'étonnement d'être, la permanente surprise dans un univers qui est d'eau et de neige, d'arbres et de ciels, d'escargots et de fraises, est le paradigme du bonheur en fuite. Ce retour à la joie (surtout et y compris dans un contexte marqué par la peur des lendemains qui pleurent) est comme une reconnaissance de la littérature et de ses vertus.

Car *Ajoupa-Bouillon* est un grand et merveilleux roman, un hymne à cette mécanique faite de mots combinés qui permet au lecteur de courir à travers champs et d'y rencontrer simples fleurs et métamorphoses, figures réconfortantes (comme l'Éden !) et assurance que la vraie vie est ici, à peine dissimulée sous un brin d'herbe, derrière une cascade, dans le frais d'un bois banal et mirifique. Nous disons (après nous être mille fois pincés) que ce roman est une certitude que le roman peut. *Ajoupa-Bouillon* peut nous guider sous une pluie d'or. Maurice Mourier peut nous conduire vers un monde où l'hallucination est vraie. Oui, la littérature existe.

Guy Darol

in *Le Magazine des livres*, jan.-fév. 2010

3

*Maria  
Mikhaylova*

inattendue

elle ose la chair  
et  
elle déchire la nuit



Dessins pour le livre de Samuel Veis  
*Le Bonheur d'avoir bonte*



Dessin pour le livre de Guy Goffette  
*Auden ou L'Œil de la baleine*





Dessin pour le livre de Guy Goffette  
*Verlaine d'ardoise et de pluie*

Un livre est un rendez-vous.  
Un rendez-vous à ne pas manquer.  
Mais aussi un *rendez-vous* !

Baissez les armes.

Une prose poétique renouvelée.  
Quelque chose qui fait que le vivant  
entre en axiome, qu'il peut être éprouvé  
également par tout lecteur.

L'exigence littéraire, point vain mot.  
Tout au contraire, établir le pont de rencontre  
des solitudes, au prix,  
parfois (mais pas uniquement) de l'invention,  
d'un aménagement syntaxique différent,  
et toujours d'un rythme, d'un vocabulaire,  
bref d'une écriture, singuliers, nouveaux.  
Ne pas oublier la musique.

Offrir le livre qui donne une raison d'être,  
c'est-à-dire de continuer à exister.  
Offrir ce qui bouge. Ce qui transforme.  
Ce qui révèle. Ce qui envole.  
Une brèche, un possible impossible.

Un monde de l'incroyable.  
J'attends l'offense du merveilleux,  
son charme, son philtre d'amour.

Je veux donner à lire des livres qui réconcilient  
avec le bonheur oublié de la langue traitée,  
travaillée, de la langue de rivière,  
celle qui coule, celle qui donne par les mots  
choisis le plaisir du temps, le plaisir de vivre.

Une reconnaissance, un point de repère,  
un sentiment renouvelé de *correspondances*  
entre un livre et ses lecteurs, acheminant  
vers la jubilation ouverte, l'émotion grandie.

Toutes saveurs en bandoulière,  
sans aucune exclusive de genre ou de forme.

Seul compte le beau  
qui renverse les accoutumances,  
qui désarçonne.  
Une beauté à la fois matérielle et spirituelle  
qui comble un manque et réunit les solitaires.





*Diffusion*

CED - 73, quai Auguste Deshaies, 94854 Ivry sur Seine Cedex  
Tél. 01 46 58 38 40 - Fax. 01 46 71 25 59 / ced.societe@wanadoo.fr

*Distribution*

LES BELLES LETTRES - 25, rue du Général Leclerc, 94270 Le Kremlin-Bicêtre  
Tél. 01 45 15 19 90 - Fax 01 45 15 19 99 / comptoir@lesbelleslettres.com

Contacts

*Sylvie Garcia* plume63@gmail.com

*Maurice Mourier* mpmourier@orange.fr

*Maria Mikhaylova* mariamikhailova@hotmail.fr

*Samuel Tastet* edest@hotmail.com

Conception

*3 inattendus*

Samuel Tastet

13 janvier 2010